

24 avril 2020

Observateurs scientifiques et responsables politiques se succèdent au micro des journalistes et nous donnent, jour après jour, au long des bulletins d'information répétitifs, des nouvelles réconfortantes : la pandémie a desserré sa prise, le nombre de morts journalier décroît, des lits sont désormais disponibles en réanimation, on peut donc souffler et attendre de pied ferme la seconde vague de la maladie, qui ne manquera pas d'arriver. Nous vivons avec, dans l'oreille, la musique monotone - et bien peu poétique - des chiffres, sacro-saintes garanties de la vérité, et comment songerait-on à mettre en question la vérité énoncée au nom de l'implacable et toute-puissante science arithmétique ?

Mais c'est oublier que les chiffres sont loin d'être absolus ou transparents, ils sont, au contraire relatifs, opaques : comme tout énoncé, ils n'ont de signification qu'à la condition d'être interprétés, ils sont susceptibles d'être instrumentalisés ou gauchis. Surtout, les chiffres dissimulent la douleur et la mort sous des dehors aseptisés, ils font disparaître les hommes vivants au profit d'abstractions froides et immortelles, substituant aux êtres souffrants des graphiques rassurants, travestissant, somme toute, les tragédies humaines en formules mathématiques.

Chiffres : plus de huit mille personnes âgées ont succombé au covid 19 dans les EHPAD en France. Un constat dont l'énoncé invite clairement le lecteur ou l'auditeur à focaliser son attention sur le nombre de morts, qu'il va juger énorme ou au contraire relativement « raisonnable », mais qui, en tout état de cause, gomme l'élément central, le terme « personnes ». Oui, ce n'est pas sur le décompte des victimes âgées que je souhaite m'appesantir, mais sur la façon dont elles ont été, en effet, collectivement, évacuées en tant que personnes. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de faire le procès de qui que ce soit, je sais et j'admire l'extraordinaire dévouement, l'abnégation et le souci de l'autre dont font montre journellement tous les personnels engagés dans le sauvetage des malades. Ce que je m'efforce de pointer, c'est, au-delà des choix politiques que je n'évoquerai pas ici, un état d'esprit inhérent à la société contemporaine, soutenu par des valeurs implicites qui nous guident à notre insu. Je garde en mémoire des témoignages de soignantes dans des EHPAD, des témoignages terribles, parus dans divers journaux, celui de Mathilde Basset, celui de Léa, qui disaient dans des termes poignants la douleur, la peur, la solitude, le terrible sentiment d'abandon de ces hommes et de ces femmes. L'une de ces infirmières évoquait leur quotidien brutalement amputé, en réaction à la peur panique de la contagion, de toute socialité, les familles interdites de visites, les amis confinés comme eux-mêmes dans leurs chambres, puis la maladie qui frappait malgré tout, les abattait, l'un après l'autre, les plaquait, fiévreux, épuisés, essoufflés au fond de leur lit. Une autre racontait, malade de révolte et d'impuissance, les appels au Samu, demeurés sans réponse, la condamnation implicite et effective des malades - "On me dit, oh, c'est une fin de vie en EHPAD. On vous le laisse. On n'y peut rien." -, le souvenir lancinant de cette femme dont le regard de détresse la poursuivait, de cet homme qui aurait voulu dire au revoir à son fils, de cet autre qui lui soufflait : « j'ai peur », pour lesquels il n'y avait pas de respirateurs, pas de personnel soignant disponible, pas de place dans les services de réanimation... Pas de place !

Pas de place, en effet, pour « ces vieux », ces personnes « en fin de vie », « en bout de course », dans une société qui divinise les jeunes, où les adultes, dans un effort dérisoire pour nier le temps et la mort, dressent aux carrefours de leurs routes et hissent au ciel de leurs désirs déraisonnables les idoles d'une jeunesse idéalisée et fantasmée, au culte desquelles ils sacrifient leur présent, leur avenir, leur lucidité et le souci des autres...

Quelque chose, cependant, petite lucarne ouverte sur l'espoir, est en train de bouger dans nos représentations collectives et dans notre quiétude d'habités : voici qu'à la faveur de la menace qui nous touche tous, nous sortons de notre aveuglement confortable et de nos chimères, et nous ouvrons les yeux, à travers nos soucis, notre angoisse, notre chagrin pour nos parents, sur l'image dégradée de la vieillesse dans notre société et sur la nécessité, vitale pour nous, de lui rendre la place que nous lui avons enlevée...